

Dominés / Dominants et Transfuges de Classe...

« Dominées jusque dans la production de leur image du monde social et par conséquent de leur identité sociale, les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées. »

« Une classe objet » - Pierre Bourdieu (Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 17-18, novembre 1977. La paysannerie, une classe objet. pp. 2-5)

"La transmission d'une expérience de dominés : Pierre Bourdieu, Annie Ernaux".

(Imaginaire et transmission. Auteur : Jurt Joseph- Université de Freiburg)

L'écrivaine Annie Ernaux partage avec Pierre Bourdieu l'expérience de *transfuge de classe* : ils sont nés dans la classe populaire et ils s'en sont coupés par leurs études, sans se sentir partie intégrante de la classe dominante. Ils ont effectué une trajectoire à l'intérieur de l'espace social. L'imaginaire social se représente cet espace dans une dimension verticale hiérarchisée. Le terme de *basse* classe ou classe *inférieure* traduit parfaitement bien cette hiérarchie assignée. Les termes de milieux *populaires* ou milieux *modestes* ne sont que des euphémismes qui cachent l'assignation dominante. La petite et la grande bourgeoisie, l'aristocratie, les classes *supérieures* sont situées *en haut* par rapport aux classes *basses*. La dimension verticale hiérarchisée de l'imaginaire social se traduit en même temps par le terme de *l'ascension sociale*. L'imaginaire social se sert également (notamment en France) d'une dimension horizontale hiérarchisée et hiérarchisante, entre centre et périphérie, entre la capitale et la province.

Des valeurs sont déjà impliquées dans les termes mêmes qui désignent une position sociale. L'appartenance à la *basse* classe et dans une moindre mesure l'origine provinciale sont ainsi ressenties comme stigmatisantes. Le *transfuge de classe* se trouve dans un *entre-deux*, ce qui peut provoquer des conflits d'identité. Par son *ascension* sociale il peut se sentir infidèle à son milieu d'origine, ce qui suscite un sentiment de culpabilité. Parce que l'origine sociale laisse des traces, le transfuge peut en éprouver une honte (sociale).

Didier Eribon souligne que les termes qui indiquent la position sociale d'un individu ou d'un groupe se situent sur une échelle verticale et impliquent un jugement de valeur : « quand quelqu'un dit "la France d'en bas" ou "les gens d'en bas" – ça veut dire qu'on les regarde d'en haut. C'est un mépris de classe comme quand on dit "les gens modestes" [...] ». L'auteur estime que le vocabulaire disponible pour parler des réalités différentielles est toujours piégé. Et il se demande comment on peut éviter ce vocabulaire qui semble tellement aller de soi. Il ajoute qu'on « n'est pas obligé de mépriser les gens qui sont "en bas" de l'échelle ni de valoriser les gens qui sont "en haut". »

(D. Eribon, *Retours sur Retour à Reims*, Paris, Éditions Cartouche, 2011, p. 26)

Indépendamment des fonctions et des tâches dont les *transfuges de classe* s'acquittent et du rang social auquel ils ont réussi à se hisser, les *héritiers* leur font sentir, parfois avec mépris, le plus souvent avec condescendance, leur *extériorité* au milieu auquel ils ont accédé au prix d'immenses efforts et grâce à un *ascenseur social* qui fonctionnait encore à l'époque des *Trente glorieuses*.

Pierre Bourdieu

Essayons de retracer la trajectoire sociale de Pierre Bourdieu à travers son propre regard rétrospectif. Pierre Bourdieu est né en 1930 dans le petit village de Denguin à l'ouest du chef-lieu du département des Pyrénées Orientales, un village qui ne comptait que 460 habitants. La famille s'est déplacée ensuite dans le village Lasseube au sud de Pau. Il a grandi à la campagne dans un espace dominé (« un petit village du Béarn particulièrement reculé³ ») par rapport à l'espace urbain. Mais à l'intérieur de cet espace rural, sa famille n'était pas dans une situation dominée, le père ayant effectué une *ascension* sociale. Issu d'une famille de métayers, il était devenu à trente ans facteur et ensuite facteur- receveur, exerçant pendant toute sa vie son métier d'employé dans ce village béarnais. Bourdieu se définit ainsi comme « transfuge fils de transfuge ». En tant que fils d'un petit employé, il se sentait séparé par « une sorte de barrière invisible » de ses camarades de classe fils de petits paysans ou d'artisans, comme son père se sentait « séparé de ces paysans et ouvriers au milieu desquels il vivait sa conditions de petit fonctionnaire pauvre⁵ ». Il se sentait aussi séparé de son père et de son frère, restés à la métairie et à qui il allait donner des coups de main. Bourdieu parle aussi de la culpabilité que son père, comme *transfuge de classe*, éprouvait même à l'égard de paysans souvent plus fortunés, culpabilité « dont je [P. B.] participais malgré moi à travers la blessure des insultes et des plaisanteries agressives de certains de mes camarades d'école⁶ ». Tout en étant employé, le père se sentait solidaire avec son milieu d'origine : « Il m'enseignait sans phrases, et par son attitude, à respecter les “petits”, parmi lesquels il se comptait. » Il partageait leurs combats, votait « très à gauche », était inscrit au syndicat. La famille de sa mère, issue d'une *grande famille* paysanne, considérait le mariage avec le petit employé comme une « grave mésalliance⁸ ». Le père percevait en s'y opposant les différences sociales telles qu'elles s'affirmaient dans le microcosme rural, et il restait rétif à l'égard des notables locaux qui n'avaient pas favorisé ses efforts pour pousser son fils au lycée.

Le père qui avait été obligé de quitter l'école à quatorze ans admirait des figures du républicanisme méritocratique tels Jean Jaurès ou Léon Blum. C'est au lycée de Pau que Pierre Bourdieu fréquente entre 1941 et 1947 qu'il perçoit une nouvelle frontière sociale, cette fois inversée, entre les internes issus de la campagne et les externes, citadins bourgeois, mais aussi la coupure entre « le monde violent et rude de l'internat [...] et le monde de la classe, où règnent des valeurs en tout point opposées, et ces professeurs qui, notamment les femmes, proposent un univers de découvertes intellectuelles et de relations humaines que l'on peut dire enchantées. » Cette expérience duale entre la vie dure de l'internat et l'enchantement de l'école ne

pouvait, selon l'interprétation rétrospective de Bourdieu, « que concourir à l'effet durable d'un très fort décalage entre une haute consécration scolaire et une basse extraction sociale, c'est-à-dire l'*habitus divé*, habité par les tensions et les contradictions¹⁰. » Un des professeurs du lycée de Pau conseilla au jeune Bourdieu, qui se distinguait par d'excellents résultats scolaires, de s'inscrire aux classes préparatoires du célèbre lycée Louis-le-Grand à Paris. Il y effectua sa formation entre 1948 et 1951, de nouveau comme interne. Là aussi il retrouva la dichotomie (sociale) entre internes et externes qu'il avait connue à Pau, cette « frontière entre les internes, provinciaux barbus aux blouses grises ceinturées par une ficelle et les externes parisiens, qui impressionnaient beaucoup [...] par les élégances bourgeoises de leur tenue autant que par les prétentions littéraires de leurs productions scolaire [...]» Le regard condescendant des externes parisiens se manifestera encore dans les propos de son condisciple parisien Dominique Fernandez cinquante ans plus tard.

En 1951, Pierre Bourdieu passa le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure et compta désormais parmi l'élite intellectuelle du pays ; en 1951 il n'y avait que 32 élèves élus en lettres et 25 en sciences¹³. Jacques Derrida avait fait la connaissance de Bourdieu au Lycée Louis-le-Grand et il le rejoindra à l'ENS en 1952. Il rapportera que Bourdieu ne s'y sentait pas à l'aise et qu'il avait très bien perçu les structures de cette institution et n'entendait pas s'intégrer dans ce milieu académique. Pierre Bourdieu retrouvera exprimé ce malaise dans *Aden Arabie* de Nizan, qui avait décrit l'esprit de corps régnant dans cette institution qui amenait les jeunes disciples à déduire de leurs faiblesses individuelles un sentiment collectif de supériorité :

Sartre dit que Nizan était à l'École Normale dans une situation très analogue à ce qu'a été la mienne : il détestait l'École Normale [...] Et quand j'ai lu *Aden Arabie* – très tard – j'ai découvert qu'il disait des phrases textuelles que j'avais pensées... Il détestait ses camarades qui parlaient de mariage avec les sœurs de leurs camarades...

L'intégration à l'École Normale Supérieure, située « au sommet de la hiérarchie scolaire¹⁵ », impliquait l'option pour la philosophie. Le processus des concours successifs conduit selon Bourdieu « les élus (et tout particulièrement les oblates miraculés) à élire l'École qui les a élus, à reconnaître les critères d'élection qui les ont constitués en élite¹⁶ » en s'orientant vers « la discipline reine » : « On devenait "philosophe" parce qu'on avait été consacré et l'on se consacrait en s'assurant le statut prestigieux de "philosophe". » Bourdieu étudiait la philosophie et termina ses études en 1955 par l'agrégation de philosophie (major de sa promotion). Après avoir enseigné la philosophie pendant un an dans un lycée de province (à Moulins), il fut convoqué pour le service militaire. Il avait refusé de faire l'École des officiers de réserve. « sans doute pour une part parce que je ne supportais pas l'idée de me dissocier des simples soldats ». Après une période de formation, il fut désigné en octobre 1955 pour partir en Algérie, faisant partie, avec de simples soldats venus de l'Ouest de la France, d'un régiment chargé de garder des bases aériennes et des lieux stratégiques¹⁹. Au début du printemps 1956, il rejoint Alger où il obtient une affectation au Service de

documentation et d'information du Gouvernement général²⁰. Son service militaire accompli, il restera encore pendant deux années (1958-1960) comme assistant à la Faculté des Lettres à Alger. Un de ses élèves d'alors, Abdelmalek Sayad, qui deviendra son ami et collaborateur, a évoqué avec enthousiasme les cours de Bourdieu qui ne se perdait pas dans des spéculations abstraites, mais se servait de la philosophie comme d'un instrument de perception du monde²¹. Mais en Algérie, il constata que les concepts de la philosophie traditionnelle étaient peu utiles pour comprendre la situation extrêmement complexe de l'Algérie ; il s'approprie comme autodidacte les instruments conceptuels de l'ethnologie (Lévi-Strauss) et de la sociologie (Max Weber) et dès 1958, il publie un petit ouvrage : *Sociologie de l'Algérie*, dans la collection « Que sais-je ? » afin d'éclaircir l'opinion publique de la métropole. Suivent ensuite trois autres ouvrages sur l'Algérie : *Le Déracinement* (1964), *Travail et Travailleurs en Algérie* (1964) et *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles* (1977). Grâce à un collègue de l'université d'Alger, il entra en contact avec Raymond Aron qui l'engagea comme assistant à la Faculté des Lettres de la Sorbonne. Aron n'accepta pas l'idée de réunir ses travaux sur l'Algérie en une thèse en lui disant « Ce ne serait pas digne de vous » – « mise en garde sincère et profondément généreuse, mais très ambiguë aussi, en tant que forme parfaite de la violence symbolique qu'on exerce sans le savoir, parce qu'on la subit dans le moment et le mouvement même où on l'exerce. »

Entre 1961 et 1964 il est Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille, tout en exerçant depuis 1962 la fonction de secrétaire général du Centre de sociologie européenne de Raymond Aron. En 1964, il est nommé Directeur d'études à l'EHESS. S'étant séparé d'Aron, il dirige le Centre de sociologie de l'éducation et de la culture (EHESS-CNRS) à partir de 1970. Sa consécration sera la nomination de Professeur-titulaire de la Chaire de sociologie au Collège de France en 1982, fonction qu'il assurera presque jusqu'à son décès en janvier 2002. Comme professeur au Collège de France, il était entré, comme il écrira dans son *Esquisse d'une auto-analyse* « dans un rôle que j'avais peine à englober dans l'idée que je me faisais de moi²⁴ ». Au moment de la préparation de sa leçon inaugurale, son père venait de mourir d'une mort particulièrement tragique et il éprouvait « un sentiment de culpabilité à l'égard de [s]on père » : « Bien que je sache qu'il aurait été très fier et très heureux, je fais un lien magique entre sa mort et ce succès ainsi constitué en transgression-trahison²⁶. » Les termes de *culpabilité* et de *trahison* traduisent les sentiments propres au *transfuge de classe* qui avait pourtant effectué une trajectoire formidable, de fils d'un facteur-receveur d'un petit village béarnais jusqu'au sommet du système intellectuel en France, le Collège de France. Pour affronter la problématique du *transfuge de classe* et pour la comprendre, il y a quatre voies : la psychanalyse, l'ethnologie, la sociologie et la littérature d'inspiration autobiographique. La psychanalyse s'en tient à la notion de l'individu et explique les névroses, notamment à partir de la relation de l'individu avec le couple parental.

Les problèmes des *transfuges de classe* sont alors désignés comme une *névrose de classe* selon la terminologie de Vincent de Gaulejac²⁷. Si Bourdieu suit en quelque sorte la démarche de la psychanalyse en essayant de dévoiler ce qui est caché, l'inconscient

n'est pas pour lui une donnée individuelle, mais sociale ; en fin de compte, « tout est social²⁸ ». La notion d'*individu* n'est pas pour Bourdieu une notion pertinente, ou c'est plutôt une notion préscientifique.

Le social n'est pas, pour lui, un domaine extérieur à l'individu, il est *dans* l'individu, comme une intériorisation inconsciente des expériences du passé et de la situation respective dans le champ social. Le social s'inscrit jusque dans le corps de l'individu : « L'ordre social s'inscrit dans le corps à travers cette confrontation plus ou moins dramatique mais qui fait toujours une grande place à l'effectivité et aux transactions affectives avec l'environnement social. » C'est par le biais de l'analyse ethnologique que s'objective chez Bourdieu la domination symbolique. Par cette objectivation il a trouvé, comme il le remarquera dans une vision rétrospective, son propre monde : « *Le regard d'ethnologue compréhensif que j'ai pris sur l'Algérie, j'ai pu le prendre sur moi-même, sur les gens de mon pays, sur mes parents, sur l'accent de mon père, de ma mère, et récupérer tout ça, sans drame, ce qui est un des grands problèmes de tous les intellectuels déracinés, enfermés dans l'alternative du populisme ou au contraire de la honte de soi liée au racisme de classe. J'ai pris sur des gens très semblables aux Kabyles, des gens avec qui j'ai passé mon enfance, le regard de compréhension obligé qui définit la discipline ethnologique.* »

Loin de réduire l'approche ethnographique au seul monde extra européen, il portera le même regard ethnographique sur son Béarn natal. Ces recherches sont ainsi un moyen de retrouver le monde dont on est séparé, remarque Bourdieu dans la préface à la réédition de ses études sur le monde rural des Pyrénées : « À travers l'immersion totale s'accomplit une réconciliation avec des choses et des gens dont l'entrée dans une autre vie m'avait insensiblement bloqué et que la posture ethnographique suppose tout naturellement. » Si l'approche ethnographique exige l'objectivation, la participation personnelle n'est pourtant pas absente de cette description du monde rural béarnais qu'il considéra comme ses « *Tristes Tropiques* à l'envers », ne serait-ce qu'à travers « la tendresse contenue de la description du bal des célibataires » qui nous frappe aussi par ses qualités littéraires.

Après ses études ethnologiques sur la société des Kabyles et du Béarn rural, Pierre Bourdieu s'est consacré à des études sur la sociologie de l'éducation. À travers des enquêtes, il a pu constater que son propre cas de l'ascension sociale n'était pas la règle, mais l'exception qui la confirme. Partant dans *Les Héritiers* (1964) du lien statistique entre l'origine sociale et les taux de scolarisation, il a pu montrer que le système d'enseignement favorise ceux qui de par leur origine de classe sont les mieux dotés en capital culturel. Il constate que les *miraculés* du système ont cependant tendance à universaliser leur cas spécifique : « Ceux que l'école a libérés sont plus enclins à croire en l'école libératrice. Aliénés par leur libération, ils mettent leur foi en l'école libératrice au service de l'école conservatrice qui doit au mythe de l'école libératrice une part de son pouvoir de conservation. »

Dans ses analyses du système scolaire, Pierre Bourdieu avait découvert l'importance du capital culturel ; ce facteur se révèle encore comme plus évident dans sa grande analyse des styles de vie de la société française qu'est *La Distinction* (1979). Il y démontre que la culture et la formation n'ont rien de *naturel*, mais sont les moyens par lesquels s'effectue la distinction sociale. Les couches sociales ne se distinguent

pas exclusivement par le capital économique, mais par le capital culturel, par les différences symboliques s'exprimant à travers le vêtement, le langage, l'accent, les manières, le goût, la formation. Dès les années soixante, Pierre Bourdieu a ajouté à la notion d'exploitation celle de domination, héritée de Max Weber, domination symbolique s'exerçant non seulement sur le lieu de travail, mais dans tous les domaines de la vie quotidienne : La lutte de classe devenait ainsi quotidienne et se jouait sur les scènes les plus triviales de la vie de tous les jours, publiques et privées : à table, en classe, dans les magasins, les restaurants, les bals et les dancings, sur les cours de tennis et les terrains de foot. Elle se livre même au sein de la cellule familiale.

Il s'agissait toujours d'objectivations scientifiques et Bourdieu n'évoquait jamais son propre cas. Dans *La Distinction*, selon la juste remarque d'Annie Ernaux, l'auteur « ne dit jamais "je", il y est toujours question de "nous" » Même dans son ouvrage le plus personnel, *Méditations pascaliennes* (1997), il ne s'adonne qu'à des « confessions impersonnelles » : « *Je ne parlerai donc que très peu de moi, de ce moi singulier en tout cas, que Pascal dit « haïssable ». Et je ne cesse pourtant de parler de moi, il s'agira d'un moi impersonnel que les confessions les plus personnelles passent sous silence, ou qu'elles refusent, pour son impersonnalité même.* »

C'est seulement dans son dernier cours au Collège de France, le 28 mars 2001, auquel j'ai pu assister, que Pierre Bourdieu s'est résolu à parler de lui-même, mais là encore à travers un effort d'objectivation, se prenant comme objet d'analyse. Pour cette raison, il parla de lui-même à la troisième personne : « P. B. » partage telle ou telle propriété avec des membres de tel ou tel groupe social. Ces propos se trouveront, à la première personne, dans la publication de son dernier cours *Science de la science et réflexivité*³⁹. Il développera ces propos au cours de l'automne 2001 et ils paraîtront à titre posthume sous le titre *Esquisse pour une auto-analyse*⁴⁰. D'emblée, il y affirme : « Ceci n'est pas une autobiographie. » Car il n'entend nullement étaler toutes les étapes de sa vie mais il ne retient que « les traits qui sont pertinents du point de vue de la sociologie, c'est-à-dire nécessaires à l'explication et à la compréhension sociologiques. » Il s'agit surtout de retracer la genèse d'une pensée. Pour cette raison, le petit livre commence avec la description du champ intellectuel des années 1950 dans lequel il entre et essaye de trouver sa voie. Ensuite, il évoque la période algérienne qui a été décisive pour sa conversion vers l'ethnologie et la sociologie, pour faire seulement dans les trente dernières pages du petit livre une place à « la formation des dispositions associées à la position d'origine » parce qu'elles contribuent, « en relation avec les espaces sociaux à l'intérieur desquels elles s'actualisent », « à déterminer les pratiques. »

Bourdieu sait qu'il partage ces sentiments avec des personnes qui ont fait une trajectoire similaire à partir d'une situation dominée. C'est pour transmettre cette expérience, qui n'est pas un fait singulier mais une réalité sociale, qu'il a rédigé son *Esquisse pour une auto-analyse* : « *Et rien ne me rendrait plus heureux que d'avoir réussi à faire que certains de mes lecteurs ou lectrices reconnaissent leurs expériences, leurs difficultés, leurs interrogations, leurs souffrances, etc., dans les miennes et qu'ils tirent de cette identification réaliste,*

qui est tout à fait l'opposée d'une projection exaltée, des moyens de faire et de vivre un tout petit peu mieux ce qu'ils vivent et ce qu'ils font. »

Annie Ernaux

Annie Ernaux, de dix ans la cadette de Pierre Bourdieu, a pu en effet retrouver dans les travaux de celui-ci certaines de ses expériences, de ses difficultés, de ses interrogations, de ses souffrances. Elle doit au sociologue, comme elle l'a affirmé spontanément dans un texte adressé au *Monde* après la mort du sociologue, « une prise de conscience sans retour sur la structure du monde social ». Si elle n'a pas connu personnellement Pierre Bourdieu, elle s'est sentie par son exemple encouragée à traduire dans ses œuvres littéraires le refoulé social. Et l'auteur de *La Place* retrace dans cet article la grande résonance que l'œuvre de Bourdieu a trouvée chez elle dès les années 70 : « Lire dans les années 1970 *Les Héritiers*, *La Reproduction*, plus tard *La Distinction*, c'était – c'est toujours – ressentir un choc ontologique violent. J'emploie à dessein ce terme d'ontologique : l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie. »

Annie Ernaux partage avec Pierre Bourdieu l'expérience de *transfuge de classe*. Née en 1940 à Yvetot, en Normandie, de parents d'abord ouvriers puis petits commerçants, elle a fait des études à l'université de Rouen pour devenir professeure certifiée, puis agrégée de lettres modernes. Elle a enseigné d'abord au collège d'Évire à Annecy, puis à Pontoise, avant d'intégrer le Centre national d'enseignement à distance. En 1974, elle fit son entrée en littérature avec son premier roman suivi de beaucoup de titres récompensés par plusieurs prix. Annie Ernaux a bien souligné que « les explications psychologiques, individuelles, l'explication autrement dit par une expression que l'on employait beaucoup dans les années 1950-1960, le fameux complexe d'infériorité » n'avait pas un effet libérateur quant aux problèmes d'identité du *transfuge de classe*. Si Vincent de Gaulejac avait décelé comme source de son œuvre « une névrose de classe », ce terme lui semble « figer » des conflits et des conduites, qui évoluent, en fait dans le temps⁴⁸. L'explication freudienne à partir du complexe d'Œdipe ne lui semble pas pertinente : « je ne la nie pas, mais elle ne m'"intéresse" pas : elle n'est pas objet d'expériences, je n'en ai pas "souvenir" (mais peut-être des images, des rapprochements permettent de saisir les conflits œdipiens, au cœur de l'écriture). » C'est notamment dans un entretien accordé à Isabelle Charpentier qu'Annie Ernaux a expliqué tout ce qu'elle devait à la sociologie de la domination de Pierre Bourdieu. Après avoir rencontré dans *Les Choses* de Perec en 1965 « une autre idée de la littérature », elle lut en 1972 les deux ouvrages de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers* (1964) et *La Reproduction* (1970) ainsi que *L'École capitaliste en France* (1971) de Christian Baudelot et Roger Establet. Avec *Les Héritiers* elle avait le sentiment de « découvrir quelque chose de l'ordre de la vérité ontologique, vitale, une parole qui se fonde sur presque toute votre vie⁵² ». La lecture exerce une « violence libératrice » et produit « un vrai arrachement à soi » :

« Toutes les croyances sur lesquelles on a fonctionné avant, sur lesquelles on a bâti sa vie, son avenir, son projet d'existence, tombent brusquement. C'est un voile qui se déchire. »

La connaissance des mécanismes de la domination symbolique ne conduit pas à une vision déterministe ; elle éclaire la réalité ; cette sociologie « défatalise l'existence », estime l'écrivaine. La lecture des travaux d'une sociologie de la domination a légitimé pour l'auteure la description du « passage d'un monde à un autre » à travers son premier roman à base autobiographique, *Les Armoires vides* (1974), qui paraît immédiatement dans le haut lieu de la littérature française, les Éditions Gallimard.

Mais il ne s'agissait nullement d'un roman d'introspection : « J'ai eu le sentiment qu'à travers moi, à travers ce qu'il pouvait y avoir d'individuel, il y avait quelque chose de plus général, de plus collectif, partagé par d'autres. »

Si l'écrivaine avait arrêté après la publication de son premier roman de la sociologie pendant un certain temps, elle a retrouvé cette approche de nouveau par la lecture de *La Distinction* (1979) quelques mois après la parution de ce livre important. C'est à ce livre qu'elle consacra encore en 2004 toute une conférence à l'Institut Français de Tokyo.

À la façon d'un Pascal, Bourdieu nous dépouille de toute illusion, mais en démontrant les ressorts de la domination, le fondement de nos croyances sociales, il offre en même temps à tous ceux sur qui pèse, à des degrés divers, la violence symbolique, des moyens de lutter contre elle. Tout ce qu'on a vécu solitairement, la gêne, la honte de ne pas savoir comment parler, comment se comporter, tout ce qu'on s'impute à soi-même, comme un manque de caractère, ou de personnalité, cesse d'être un stigmate personnel

Même si les références à la sociologie de la domination sont nombreuses, le projet d'Annie Ernaux est différent ; elle parle à juste titre d'un « cheminement parallèle ». La sociologie lui permet d'aborder un sujet qui est considéré comme « au-dessous de la littérature » ; elle partage avec la science la volonté cognitive, la volonté de percevoir le monde (social), mais par des moyens littéraires. Ce qui distingue son travail d'un livre d'analyse comme par exemple *La Culture du pauvre* de Richard Hoggart, ce sont les « outils, qui relèvent de la spécificité de la littérature, c'est sans doute la façon d'envisager et d'engager l'écriture [...] ; la chose à dire, immédiatement, nécessite une certaine forme. « Pour moi, il y a un souci formel très fort. »

Si elle se consacre après ses trois romans à une littérature factuelle et testimoniale, à la base biographique et autobiographique, il ne s'agit pas d'un « Je » singulier, mais d'un « Je » social « doté d'un grand pouvoir absorbant des projections biographique des lecteurs⁶³ » : « Tout mon travail jusqu'ici », déclara-t-elle dans un entretien en 2007, « va de plus en plus vers une indistinction, une fusion, de l'intime et du social, avec l'utilisation d'un "je" qui est presque plus "transpersonnel" que personnel. Un "je" plus proche du "nous" ou du "on" mais entièrement habité par la réalité vécue⁶⁴. » Dans *Les années* (2008), le "Je" social cédera à la troisième personne (« elle ») ou à une énonciation collective (« on ») rappelant la célèbre conscience collective analysée par le sociologue Maurice Halbwachs.

Cette perspective est très proche de la sociologie, mais cette dernière se sert de notions abstraites, et parfois d'un vocabulaire spécifique lorsque les mots du sens commun paraissent trop flous ou ambivalents⁶⁶. Même s'il arrive à l'écrivaine de se servir dans ses livres de termes sociologiques comme *le milieu dominé* ou *le monde dominant*, elle ne part pas de ces termes. Lors de la genèse de ses livres, « *ce qui me vient, ce sont des scènes, ce sont des sensations, pour lesquelles je vais déployer des mots qui décrivent, des mots qui font voir, qui sont souvent des mots très matériels, qui renvoient à des scènes vécues, des choses vues, des phrases entendues.* »

L'événement capital de sa vie a été certainement la mort de son père, deux mois après sa réussite au CAPES : « aussitôt après, le sentiment que je devais écrire sur cette perte. » Cet écrit, ce sera *La Place*, publié en 1986.

La Place rappelle *Antoine Bloyé* de Nizan, autre transfuge de classe. Comme celui de Nizan, le récit commence par l'évocation de la mort du père. La mort de l'un des parents semble être un des générateurs du discours bio- et autobiographique.

La mort du père est le point de départ d'un processus de réflexion qui aboutit nécessairement à l'écriture : « *Plus tard au cours de l'été, en attendant mon premier poste, il faudrait que j'explique tout cela. Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie* »

Mais le thème de la mort n'est pas le seul que *La Place* partage avec *Antoine Bloyé*, c'est également celui de la trahison. « Écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi » : c'est ce mot de Genet qu'Annie Ernaux a mis en épigraphe de son récit. La thématique de la trahison apparaît dans le livre d'Annie Ernaux lorsqu'elle rend sensible la distance qui la séparait de son père : « *Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé.* »

L'ascension sociale de l'écrivaine est ressentie comme une trahison qui ne saurait être réparée qu'en évoquant aussi fidèlement que possible le milieu d'origine. Cette intention pose en même temps le problème de l'écriture adéquate. Chez Paul Nizan et Annie Ernaux, on est en présence d'une variante du regard en arrière picaresque : quel chemin j'ai parcouru et comment cela m'a éloigné de ma classe ; comment j'ai trahi cette classe. Annie Ernaux explique ce sentiment par sa conscience d'être restée toujours une étrangère au sein de la classe dominante. C'est pour cette raison qu'elle voulait *sauver* la dignité du monde d'origine par l'écriture. « Mais je ne voulais (ne pouvais) décrire cette réalité populaire que depuis la subjectivité d'un "je" transfuge de classe, comme je l'étais, donc à travers des visions successives. »

Elle pensait d'abord traduire la vie de son père par le biais d'un roman. « *Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit. Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'émouvant. Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée.* »

Le roman avec ses implicites normatifs ne semblait pas être un moyen adéquat pour s'approcher du monde de son père ; il sent encore trop l'art, l'esthétisme. Si Annie Ernaux tente de reconstruire l'univers de son père, qui avait été également le monde de son enfance, elle entend éviter aussi bien l'idéalisation nostalgique qu'une

prise de distance systématique. La fiction est encore pour elle la transfiguration du réel. La volonté de saisir le réel s'exprime à travers le premier titre qu'Annie Ernaux entendait donner au texte : *Éléments pour une ethnologie*. C'est le grand défi qui guette le *transfuge de classe*, caractérisé par sa double [non-]appartenance sociale, quand il veut évoquer sa classe d'origine. Dans ses livres, Annie Ernaux reprend « à bon escient le double déni du misérabilisme et du populisme qui hante les sciences sociales depuis leurs origines lorsqu'elles cherchent à rendre compte des classes populaires. »

Son objectif quand elle écrivait *La Place*, c'était « d'éviter la complicité, la connivence de classe, avec le lecteur supposé dominant, c'est l'empêcher de se situer "au-dessus" de mon père⁷⁸. » D'autre part, elle ne veut pas donner de son père une image anecdotique, populiste voire exotique, propre aux récits biographiques et notamment régionalistes des années 1970.

« *J'aimerais autant parler du bonheur de ce monde que de son aliénation* », écrit-elle. Elle tente de trouver une langue qui correspond au monde de ses parents. Elle atteint ce but en adoptant une écriture très dense, sans aucune fioriture. « Aucune poésie, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles. »

Elle parlera plus tard d'une « écriture de distance » qu'elle avait trouvée alors comme une façon d'objectiver sa situation pour écrire comme « témoin impartial », évitant des jugements de valeur. Pour cette raison, il importait de « gommer complètement tout ce qui était vraiment très personnel, psychologique, affectif, émotionnel, tout ce que l'on trouve généralement dans l'écriture autobiographique. » Ce n'est pas en premier lieu la perspective narrative de la première personne qui garantit l'authenticité, mais une écriture très spécifique extrêmement dépouillée, qui reprend parfois le discours social du milieu d'origine pour le citer, mais aucunement pour créer la fiction artificielle d'un texte écrit par les protagonistes mêmes. Cette tentative pour se rapprocher du milieu dominé par une écriture appropriée, on la trouvait déjà dans le style oral de Céline ou dans cette langue très simple de Camus, qui était à la recherche d'une manière d'écrire soucieuse de se rapprocher autant que possible du silence de sa mère.

Pour Annie Ernaux, cette langue dépouillée est une voie non pas pour combler le fossé qui s'est ouvert entre elle et le monde de son père, mais au moins pour tenter de s'en rapprocher par des moyens narratifs. Ce qui est central dans ce récit, ce n'est pas l'ascension du père qui, d'abord garçon de ferme, puis ouvrier d'usine, a fini petit commerçant, gérant avec sa femme un café-commerce à la périphérie d'une petite ville normande. Ce qui est central, c'est la conscience de sa place, à laquelle il faut se tenir. « Il cherchait à tenir sa place. Paraître plus commerçant qu'ouvrier⁸³. » Son *leitmotiv* : « Il ne faut pas péter plus haut qu'on l'a. »

Par le titre du récit et aussi par ces propos, on se rend compte que le monde social s'exprime toujours à travers un imaginaire spatial, comme un déplacement dans cet espace social ou comme une volonté de garder sa place. Chez le père, la peur constante d'être déplacé est constante, chez le notaire, à la bibliothèque de la ville,

lors de la visite des amies bourgeoises de sa fille. L'écrivaine observe très bien les réactions spécifiques de celui qui sait instinctivement qu'il occupe une position dominée sur l'échelle sociale :

« *Devant les personnes qu'il jugeait importantes, il avait une raideur timide, ne posant jamais aucune question. Bref, se comportant avec intelligence. Celle-ci consistait à percevoir notre infériorité et à la refuser en le cachant du mieux possible.* »

Si l'écrivain cherche à recréer le langage sobre de son milieu, c'est que c'est d'abord par le langage qu'elle a été aliénée du milieu parental, par le langage de l'école : « *Puisque la maîtresse me "reprenait", plus tard j'ai voulu "reprendre" mon père [...] Il est entré dans une violente colère. [...] Je pleurais. Il était malheureux. Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent.* »

Si Annie Ernaux a si bien rendu tous les aspects de la violence symbolique s'exerçant dans la vie quotidienne, c'est que son récit repose sur une expérience personnelle. L'évocation du père est reprise et complétée dans *Une femme* (1987), récit sur la mère publié après la mort de cette dernière, « le dernier lien avec le monde dont je suis issue », comme l'écrit Annie Ernaux à la fin de son texte⁸⁷. Ce qui est significatif, c'est que le livre ne s'intitule pas *la femme* ou *ma mère*, mais *une femme*, donc une femme représentative de beaucoup d'autres femmes. En effet, le livre saisit à travers la figure de la mère des traits essentiels du style de vie de sa couche sociale, de la situation historique de gens dominés de la province française : « *Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire.* »

À la fin de son récit, *Une femme*, l'auteur souligne qu'il ne s'agissait pas d'une biographie et moins encore d'un roman, mais peut-être de quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où selon son désir, je suis passée.

En essayant de rendre la dignité au monde dominé de son enfance et en adoptant une perspective transpersonnelle, Annie Ernaux entend sans aucun doute transmettre une expérience. « Il y a quelque chose de commun entre enseigner les lettres et écrire », remarqua-t-elle dans un entretien en 2010, « faire passer, transmettre des choses qui sont censées rendre plus fort, libre, heureux, à un "public", ici visible, incarné, l'autre invisible, inconnu. » Et elle parle dans ce contexte du « bonheur du don ». Que sa littérature ait exercé un « effet libérateur » semblable à celui des analyses de Pierre Bourdieu sur sa perception du monde social est perceptible à travers un courrier de lecteurs très important. L'effet de reconnaissance qui marque la réception des textes d'Annie Ernaux auprès du public s'explique, pour reprendre les termes de Thomas Hunkeler, par la capacité que possède son écriture à évoquer les expériences fondamentales de la vie humaine à travers « une forme capable de donner l'impression, non pas de représenter la réalité, mais d'être le réel. »